

Benjamin Fondane

Deux poèmes

traduits du roumain par Odile Serre

CIMETIÈRE

Des saules pleurent tronqués de vert. Le cimetière
offre, au regard, une enfilade de dalles blanches,
enveloppes blanches envoyées vers le ciel
et noircies voilà longtemps d'adresses et d'automnes.
Midi s'embrase de soleil et de senteurs ;
un oiseau se pose parfois sur une branche,
pour lire en paix sur les dalles les épitaphes.
Et les nids entre les branches s'ébrouent de soleil,
il pleut de l'or jaune sur une tombe oubliée.

L'herbe croît sur les tombes et tresse des cercueils,
l'herbe croît profiteuse des cigales, de la pluie,
l'herbe croît comme des sabres courbes d'émeraude
en glorifiant la Vie au ferment de cadavres.
Un saule quelquefois pleure encore sur les morts,
pleure encore tel un prêtre la tête sur la pierre,
ou peut-être pleure-t-il car c'est la canicule
et qu'aucun merle ne le berce de mélancolie.

Impertinent, l'orgueil a inscrit sur les pierres :
biographies et dates, pleurs et épitaphes.
Elles ont écouté souvent au soir monotone,
nasal et lent, un chant religieux d'orient.
Souvent, profane, une cloche chrétienne se disperse,
souvent l'antique soleil vole en mille éclats,
souvent tombent dans la nuit des astres duvetés.
Personne n'est là pour tenir le cadran de soleil,
personne pour pleurer sur les tombeaux, Jérusalem.

Ostentatoire, midi s'est encore teint de jaune.
Il devine les caravanes et ploie les dattiers,
il a tiré un filet d'eau d'une fourmilière
effervescente aux galeries de la grosseur d'un poing.
Un sourd murmure de psaumes est porté par le vent,
une grave senteur d'herbe, grillée et amère,
et un orphelin, pensif, est guidé par la senteur
dans l'allée où des girafes mangent des feuilles hautes,
il est à la recherche d'un tombeau pour y pleurer.

Iasi, VIII 1917

LE MONOLOGUE DE BALTHAZAR

Les simples ne sont pas bons quand on les cueille
à la lune – c'est comme si l'on cueillait des ombres
de simples – comme si l'on cueillait la lune, et l'ombre
du soir tomba. Silence. Je ne veux pas
qu'on entre qu'on sache que je suis ici.
Ce silence-là fait gonfler toute chose.
Ce silence-là pousse des cris et parle.
Pourquoi sont-ils tous partis m'abandonnant
seul avec mon ombre et avec le silence ?
Qu'ils viennent tous. Que viennent mes conseillers.
Que vienne l'astrologue qui sait si bien
épeler les étoiles du firmament.
Que vienne quiconque ami ou ennemi.
Meilleurs avec toi sont tes vrais ennemis
comme ton âme simple, ton âme sait
ce que tu n'oserais dire étant tout seul.
Oh, mon âme. Reste ferme et ne dis rien.
Je ne veux pas savoir moi-même ce que tu sais,
le cours d'eau ne veut pas connaître son lit.
Je suis comme rempli de cette boisson
qu'il me faudra boire longuement ce soir
dans les vases sacrés de Jéhovah.
Et vois comme toutes les choses m'échappent,
toutes les choses se tiennent d'elles-mêmes.
Suis-je donc incapable de t'empoigner, nature ?

Le crépuscule de nouveau s'est gonflé,
on croirait qu'il est sur le point d'éclater.
Et nul n'est là pour chasser le crépuscule.
Dans ce palais toujours il n'y a personne.
Je leur ai dit à tous d'aller préparer
le festin de ce soir ? Oui, j'ai dit cela...
Mais quelques-uns pouvaient bien rester ici.
Mais rien qu'un seul pouvait bien rester ici.
Un seul ! Un serviteur. Ou n'importe qui.
Un voyageur – c'est égal enfin. Quelqu'un.
Oui, quelqu'un qui serait capable de converser.
Oui, quelqu'un ici, mais qui ne se tairait point.
Personne n'est tenté par cette prière ?
Personne ne voudrait donc à Babylone
venir deviser avec le roi ?

Venir

frapper à la porte et attendre le geste
lui permettant de baiser mon vêtement ?
Ou plutôt, non ! Qu'on vienne sans prévenir
comme ça, tout doucement, et qu'on me parle
avant de ressentir la moindre frayeur.
*(L'ombre de Daniel entre au fil des paroles,
tout doucement, sans parler. Le roi le sent.)*
Ah, c'est toi, Daniel ? Sois le bienvenu !
Tu ne peux imaginer comme je suis content
que tu sois venu ! J'avais un peu à faire,
mais pour toi je m'interromps, afin de te montrer
à quel point tu me fais plaisir. Oui, j'avais
un peu à faire. Ce n'est rien. Vraiment.
Ne t'excuse pas. Tu me fais plaisir, je te dis.
Toi-même tu ne peux savoir quel plaisir
tu me fais. Ni toi-même, ni Jéhovah.
Quoi ! Tu crois donc que Jéhovah, parce qu'il
est ton dieu, sait absolument tout ? Quoi,
tu crois donc que Jéhovah peut savoir plus
dans le royaume de Babylone ? Tu le crois ?
Non, non, Jéhovah ne sait pas absolument tout
Es-tu certain, Daniel, de ce que tu me dis ?
Allons, ne mens pas ! Tu sais bien, Daniel,
que tes paroles ont pour moi un grand prix
et tu sais que tout mon or sera le tien
quand tu le voudras. Je le sais bien, l'or
ne t'attire pas. Peut-être veux-tu le pouvoir ?

Assieds-toi ici sur le trône. Sur mon trône.
Il est confortable ? Mais un nid serait plus chaud.
Mes armées peuvent te le donner, le trône
de n'importe quel royaume que tu veuilles.
Non, tu ne veux pas le pouvoir, Daniel.
Tu rejettes le pouvoir comme une pierre.
Le pouvoir est bon seulement pour les faibles.
Oui, Daniel, je le sais. Tu as raison.
Alors, les femmes ? par exemple, ma fille...
Elle ne te plaît pas ? Elle a un roi pour père.
Mais ce n'est pas cela que je voulais dire.
C'est ma fille, vois-tu, c'est ma fille enfin –
je te la donne. Non, non, ne me remercie pas.
Quand je donne, je donne royalement. Prends-la.
Tu me remercieras ce soir, Daniel,
ce soir lorsque... écoute, tu es certain
que Jéhovah peut connaître toutes choses
de même que la mer de son fond connaît les algues ?
Tu es certain, Daniel, de ce que tu me dis ?
Allons, ne mens pas ! Tu sais bien, Daniel,
que tes paroles ont pour moi un grand prix.
J'attends ta réponse. N'est-ce pas ainsi ?
Mais pourquoi ce silence ? Parle, Daniel !
Si j'ouvrais les yeux, je te regarderais
dans les yeux. Mais j'ai peur de tes yeux. Je sais,
je sais, parce qu'ils sont terriblement grands.
Non, juste pour cela. Parce qu'ils sont grands.
Tu sais bien, Daniel, que je suis trop brave
pour pouvoir trembler de peur devant des yeux !
N'étais-tu pas à mes côtés quand ma main
frappa le roi assyrien à la tempe ?
Non ? Tu n'étais pas là ? Dommage... c'était si beau.
Et tous les soldats riaient de ce haut fait.
Ils disaient qu'avant moi ils n'avaient jamais
vu pareil prodige. Tu entends, jamais !
Dommage que tu n'aies pas été présent, Daniel !
Faire tomber un roi assyrien d'un coup
à la tempe...

Allons, parle, Daniel !

Tu crois que Jéhovah sait que je boirai
dans ses vases sacrés au festin ce soir ?
Réponds, Daniel ! Que caches-tu ? Réponds !
(Il lève la tête. Daniel n'est pas là. Silence.)

N'y a-t-il personne pour écouter mes paroles ?
Les hommes sont-ils donc devenus des illusions ?
Ou bien mon cerveau engendre-t-il des hommes ?
Il était ici. Et pourtant, il n'est pas ici.
Il m'a semblé que Daniel était là –
et il n'était pas là ? Je n'aurais pu lui parler.
Eh bien, quoi, j'en suis venu à converser
avec les ombres ? Et lui il me disait –
je m'en souviens fort bien – que Jéhovah
le savait : je veux boire dans ses vases sacrés
ce soir...

« Cimetière » a été publié pour la première fois dans *Poezii*, Minerva, 1978 ; « Le monologue de Balthazar » dans *Lumea evree*. II, août 1920 (cf. *Cahiers Benjamin Fondane* 2, Automne 1998).